

solide chrétien. A peine débarqué au Canada, il écrit à sa mère de faire dire “ une grand’messe pour remercier Dieu de notre bonne navigation et demander la continuation du bon succès. ” Quelques années auparavant, son régiment tenait garnison à Limoges au moment du jubilé : “ Nos cavaliers, raconte-t-il, y assistèrent. Les Pères Jésuites leur firent une retraite dont les exercices spirituels, proportionnés à leurs besoins, n’empêchaient pas qu’on ne les exerçât quasi tous les jours, soit à pied, soit à cheval. ”

Au Canada, Montcalm ne se dissimula point les difficultés de la situation. C’était avec quelques milliers de soldats, de colons et de sauvages qu’il fallait lutter contre les troupes nombreuses et sans cesse renouvelées de l’Angleterre, tandis que la France, épuisée par les guerres européennes, ne pouvait porter secours à ces braves qui tombaient, non vaincus mais écrasés, sur cette terre lointaine. Pendant trois ans, Montcalm se multiplia, courant d’une frontière à l’autre avec sa petite troupe et, suppléant par son activité et son génie, à l’insuffisance de ses ressources. Avec 6,000 hommes, il remporta sur 50,000 Anglais la victoire de Carillon qui fut le dernier triomphe des armes françaises. “ Je ne crois pas, écrit-il à sa mère que jamais général ait été dans des circonstances aussi critiques. Dieu m’en a tiré ; rendez-lui-en grâces. Il me donne de la santé, quoique excédé de fatigue, de travail, de tracasseries et de misères. ” Sur le champ de bataille, Montcalm fit élever une grande croix au Dieu des armées qui “ seul, disait-il, avait pu préparer ce succès. ”

Mais de jour en jour le théâtre de la lutte se resserrait autour de l’héroïque général. En mai 1759,